

JOUJOU

Sur le seuil, le docteur se retourna et, levant les yeux au ciel, haussa légèrement les épaules, ce qui voulait dire: — Hélas!... il n'y a rien à faire.

M. Soubeyran baissa la tête, passa la main sur son front et vint s'asseoir au chevet de la malade.

Par les persiennes à demi fermées, la splendeur de cette journée de Fête-Dieu entrainait avec le parfum des fleurs et le ramage des oiseaux, et jusque sur le lit où la pauvre petite créole agonisait, l'odeur suave des lys s'étendait comme un suaire invisible.

Tout à coup, les cloches de l'église se mirent à sonner. Une allégresse se mêla à la lumière de cette fête de l'été, et le contraste était si grand, entre cette joie du dehors et cette tristesse du dedans, que le pauvre homme, la tête dans les mains, se prit à sangloter.

Mme Soubeyran, cependant, venait de faire un mouvement. Elle avait essayé de se dresser sur son séant, mais, trahie par ses forces, elle était retombée en poussant un léger cri.

— Qu'y a-t-il? demanda M. Soubeyran à la garde-malade.

— Je ne sais pas. Elle a essayé de se soulever, comme pour voir quelqu'un, puis elle est retombée en criant: "Joujou!" Et maintenant elle sourit, comme si elle voyait quelqu'un.

Joujou!... Que de souvenirs lointains ce mot évoquait!

C'était à la Martinique, le jour de la Fête-Dieu, où, comme ici, on élevait devant la maison le "repositon Bon-Dieu." Et M. Soubeyran, qui avait tant de fois assisté à cette cérémonie aux jours de sa jeunesse et de son bonheur, revit passer devant ses yeux sa prestigieuse image.

Sur la façade de la maison, jusqu'au toit, on étend de grands draps bien blancs sur lesquels on pique en losange de petites touffes de roses. Puis, rapidement, — car tout le monde s'en mêle, — le repositon élève son estrade, faite de caisses et de tréteaux. Les plus beaux fauteuils du salon l'entourent; on apporte les grands candélabres de bronze doré dont toutes les bougies sont allumées. Jérémie La Valise, un vieux nègre à cheveux blancs, apporte aussi la pendule.

— Non, non, pas la pendule! Qu'on la remette sur la cheminée. Le Bon Dieu sait l'heure, puisqu'il sait tout.

Des fleurs, toujours des fleurs, dont les parfums exaltés traînent jusque par terre dans la chaleur immobile de ce matin d'été, enveloppant le repositon, maintenant fini, d'une atmosphère d'église.

Tout flambe. Comme c'est joli, toutes ces bougies qui brillent au soleil! Leurs petites flammes, comme des coeurs jaunes, se penchent toutes à la fois, comme si elles avaient quelque chose à se dire quand passe un souffle tiède...

— Sur les fauteuils de velours rouge, les vieilles négresses et les mulâtres amies de la maison attendent sagement, les mains posées à plat sur le ventre, l'arrivée de la procession que des chants languides signalent sous les catalpas.

Elle avance lentement. Les négresses donnent un dernier coup d'oeil à leur toilette, tirent les plis de leurs robes de satin, ajustent leurs madras, disposent sur l'étoffe brillante rouge, verte ou jaune-serin qui couvre leur poitrine les colliers d'or étincelants auxquels pendent les amulettes.

Mme Soubeyran jette un coup d'oeil circulaire, compte ses fidèles, très satisfaite de leur tenue, quand, tout à coup: — Tiens!... Où est Joujou?

Joujou est l'enfant gâtée de la maison. C'est une petite mulâtresse de dix ans qu'elle aime autant que sa fille, et c'est presque pour elle qu'elle a, cette année, donné tant de solennité à la fête.

Car Joujou doit faire sa première communion l'année prochaine, et il a fallu, naturellement, parfaire son instruction religieuse, lui apprendre ce que c'est

que le Ciel, l'Enfer, la Vie éternelle, — toutes choses très faciles à comprendre pour des enfants d'Europe, mais dont les petites mulâtres arrivent si difficilement à se faire une idée nette.

Le Paradis, surtout, avait vivement impressionné Joujou. Sans cesse il fallait lui donner de nouvelles explications:

— Est-ce qu'il y a un jardin?

— Bien sûr.

— Alors, les anges se promènent dans les allées?

— Naturellement.

— Avec leurs grandes robes blanches?

— Mais oui.

— Et moi, est-ce que je serai avec les anges, quand je serai morte?

— Oui, tu marcheras derrière eux, comme à la procession.

— J'aurai aussi ma belle robe rose?

— (Ah! cette robe rose qu'on vient de lui donner et qu'elle met pour la première fois, elle ne cesse de la toucher, de la regarder, d'en parler!...)

— Oui, tu auras ta robe rose. Par conséquent, fais attention de ne pas la salir, parce que, tu sais, les taches resteraient, et alors...

— Qu'est-ce qu'il dirait, le Bon-Dieu?

— Il dirait que tu es une petite fille malpropre.

Non, le Bon Dieu ne dira pas cela. Mais comment faire? Est-il possible à une petite mulâtresse de dix ans de porter une belle robe rose longtemps, à toutes les fêtes, sans y faire la moindre tache? Quand le pâtissier passera devant elle, dans la rue, avec sa grande corbeille de gâteaux, faudra-t-il donc qu'elle tourne la tête de l'autre côté? Et pourtant ils sont si bons, les pâtés de canelle, les choux-carabes piqués au bout d'une tige de fer, les galettes-moustaches!... Oh! elle aura de tout cela, elle en mangera beaucoup, tant qu'elle voudra, et sans tacher sa belle robe, parce qu'elle a une idée... une idée bien simple et très facile à réaliser, comme seule peut en avoir une petite mulâtresse de dix ans.

Voilà pourquoi, avant l'arrivée de la procession, tout doucement, sur la pointe des pieds et profitant de l'inattention de sa maîtresse, elle s'est esquivée.

Dans la rumerie déserte, sur une table, elle a trouvé une grosse corde, et c'est cela qu'il lui faut. Il est grand temps de sortir et de traverser le jardin en se baissant derrière les buissons fleuris. La procession approche, les chants deviennent plus distincts et on doit déjà apercevoir, en se haussant, la longue théorie qui descend lentement avec, en tête, les petites négresses couronnées de roses, voilées de blanc, toutes pareilles, les mains croisées devant la taille sur un chapelet de corail et laissant pendre sur la robe de mouseline la belle ombrelle bleue qui ressemble, de loin, à une ceinture pointue.

Vite, traînant sa corde, elle pousse la porte, court le long du sentier et s'arrête sous les grands palétuviers. A travers leurs racines arachnéennes apparaît la mer, une mer lisse, unie comme un miroir, et qui paraît attentive, car on croirait, à la voir si recueillie, qu'elle écoute les chants du ciel que psalmodient les petites négresses sur cet air d'église qui ressemble tant à la chanson:

Châle rafina,
Mélina, mélina...

Joujou se baisse et cueille des fleurs, les plus grosses, celles qui ressemblent à des pivoinas jaunes, essuie leurs tiges et les dispose dans sa ceinture de soie, tout autour de sa taille. — Là, Maintenant, elle est prête.

S'appuyant sur une grosse branche qui semble faite exprès, elle attache la corde, fait un noeud coulant, le passe autour de son cou, et, avec un sourire de ravissement, — car elle pense au Bon Dieu qui va la voir arriver dans le jardin de la Vie-Eternelle, toute fleurie, avec sa robe rose à jamais immaculée, — elle se laisse tomber dans la vide, au-

LES THEATRES

A la Renaissance: La Maîtresse imaginaire, comédie en trois actes, de MM. Félix Gandéra et Claude Gevel.

Voici une jolie comédie, — assez rail-larde, mais sans offenser le bon goût, — très divertissante, aimablement anodine. L'histoire d'un jeune homme qui, à vingt-deux ans, garde une fâcheuse naïveté. Cela le rend, parmi les autres jeunes gens, un peu ridicule: et la fiancée qu'on lui destine, et qu'il aime, bien volontiers, le trouve d'ailleurs. Sa bonne mère voudrait qu'il se déniaisât. Ne soyez pas épouvantés: cette maman bien déléurée, bien déléurante, c'est Mme Juliette Darcourt, dont l'art exquis a une délicatesse qui arrange toutes choses en grâce maligne et de très bonne compagnie; le rôle est digne de son art. Et le béjaune est M. Berry, l'un de nos acteurs les plus fins, qu'une élégante sûreté guide parfaitement.

Mme Verdier voudrait que son fils Robert ne parût point un sot. Bref, en attendant mieux, elle imagine de le faire passer pour l'amant d'une actrice, la célèbre Maud Harriett... Et nous sommes au bord de la mer, pendant l'été. Maud Harriett, engagée au casino, survient. Robert n'évite pas de la rencontrer. L'on a cru qu'il était son amant: somme toute, il le sera. Et sa renommée, bien établie, d'un garçon qui s'amuse, lui vaudra de n'être plus raillé, mais admiré. La jeune fille — ah! très moderne — qu'on lui destinait et qui le méprisait, va l'aimer de tout cœur: le cœur est drôle. Robert épousera cette jeune fille.

Délaissée, Maud Harriett aura du chagrin? Peu de chagrin; tout au plus ce léger regret, teinté de mélancolie et qui est la poésie agréable d'une âme futile. En outre, son mari... car elle est mariée. Elle a pour mari le meilleur cabotin de Carcassonne, discrète personne et qui, de loin, veille sur elle, sans la gêner, assez pour la détourner des folies trop dangereuses. Il lui prêche une indulgente morale. Enfin, Maud Harriett, gentiment consolée, se résigne très bien, s'écarte. Il n'y a point de larmes; il n'y a qu'un sourire tendre et narquois, le sourire de cette comédie plaisante.

Plaisante et ingénieuse, qui n'essaye pas d'être toute neuve à tout instant, qui prend les personnages les moins extraordinaires du théâtre contemporain, les place dans une intrigue la moins fabuleuse et, avec une habileté charmante, a l'air de renouveler l'intrigue et les personnages, les approche de la réalité puis les mène à plus de fantaisie, et badine avec eux, badine (on dirait) avec le cœur humain, si comique.

Mlle de Beer est la fiancée d'une façon ravissante; et Mlle Ludger, Maud Harriett, le mieux du monde. Elles ont, l'une et l'autre, leurs caractères d'une jeune fille émancipée et d'une frivole un peu sentimentale: elles ont quelque analogie, comme il faut que s'en aperçoive un moraliste! Et M. Marcel Simon, le mari de Maud Harriett, joue à la perfection le rôle qui demandait le talent le plus avisé.

Au Grand-Guignol: Nouveau spectacle.

Une reprise, terriblement amusante, Un Réveillon, mais au Père-Lachaise, comédie en trois actes, de MM. Pierre Veber et Henri de Gorsse. Enterré pré-

dessus de la mer dont ses pieds balancés troublent un instant l'harmonie.

Le son d'une cloche argentine, lointaine, très lointaine, presque imperceptible: c'est l'élévation.

Mme Soubeyran essaie de soulever sa main comme pour la tendre à quelqu'un; puis sourit encore d'un sourire las, qui l'immobilise, — car les cieux viennent de s'ouvrir, et là haut, celle qui vient au devant d'elle en courant sur les nuages... c'est Joujou, sa chère petite Joujou qui l'attendait... — Maurice Quil-lot.

LES RUSSES VONT SE MANGER

LES UNS LES AUTRES.

Paris. — Trente Françaises et un Français rapatriés de Russie sont arrivés ici. Une des jeunes femmes rapporte que le commissaire du ravitaillement lui a dit: "Vous avez de la chance de partir! Au mois de janvier prochain, nous serons obligés, faute de vivres, de nous entredévoier."

Les autres disent de même que cette situation tragique est sans issue.

maturément, le comte de Lapière Dombasle est retiré du cercueil et retourne au monde. Sa veuve ne songe plus à lui: elle le trompe. Elle ne le trompe pas: car, légalement, il est mort. Enfin, de cette aventure extrêmement funèbre, sort le plus joyeux vaudeville et très bien fait. Rire de la mort, ou autour de la mort? Mais vous riez; et les auteurs de ces "danses des morts" qu'il y a au vieux pont de Lucerne et ailleurs, ne riaient-ils pas? Je n'en suis pas sûr. MM. Albens, Gobet, Dèfresne et leurs camarades, Mlles Méthivier, Daurand, Jane Méryem, Gonzalves jouent très gaiement cette farce, où l'on dirait que le Grand-Guignol se moque du Grand-Guignol.

Le Grand-Guignol revient au Grand-Guignol avec deux drames, la Sonate polonaise, de M. Marc Daubrive (où il y a de la promptitude), et Une Fille, de M. Jean d'Astorg (où il y a deux cadavres et un commissaire de police qui reçoit un coup de couteau). Mlle Maxa et M. Maxudian jouent le Grand-Guignol à merveille.

Une petite comédie de M. Jean Bastia, la Suite à demain, l'histoire d'un romancier-feuilletoniste, bientôt jaloux des succès que remporte son héros imaginaire, un assassin très sympathique, tandis que la femme qu'il aime le dédaigne et se donnerait au gredin, — comme vous aimeriez Manon, demain, si elle vivait, — cette petite comédie a beaucoup de signification, de gaieté, d'ironie; elle est joliment écrite.

ANDRE BEAUNIER,

Si Affaiblie, elle ne pouvait que se trainer

Une dame de la Floride était dans une condition misérable, mais dit qu'elle trouva le Cardui bien utile et recouvra sa santé.

Blountsville, Floride — En expliquant comment elle découvrit la bonté du Cardui dans le retour d'âge. Mme Ella M. Bailey, de cette place, dit:

"Je devint si faible que je ne pouvais pas me remuer sans efforts. Je savais la cause, mais je ne pouvais pas me remettre.

"Je me trainais seulement, et étais très nerveuse. J'étais sans repos et ne pouvais pas m'asseoir longtemps, et si faible que je ne pouvais pas me tenir debout. C'est un bien misérable malaise.

"J'étais accablée et sans cœur.

"Après un moment je me suis décidée qu'il n'y avait plus rien à faire, que cela ne valait pas la peine d'essayer de me guérir. Ceci n'est pas fait pour guérir quelqu'un, mais au contraire pour le rendre pire.

"J'avais entendu parler de Cardui, et j'avais pensé que cela aurait pu me fortifier. Une de mes voisines l'avait employée avec de bons résultats.

"J'ai donc pris une bouteille (de Cardui); j'ai tout de suite sentie que je n'étais plus si nerveuse, j'ai donc continué à en prendre.

"Un peu à la fois, mon état nerveux se remit, je commençais à mieux manger et à mieux dormir et ce n'était pas bien longtemps avant que j'étais tout à fait remise.

"Le Cardui a fait des merveilles pour moi et j'aime certainement à le recommander."

Des milliers de femmes ont écrit pour dire combien elles avaient été remises en bonne santé par le Cardui et pour le recommander aux autres femmes.

Le Cardui a été employé extensivement depuis plus de 40 ans pour le traitement des malaises de la femme. — Adv.